

2

0

1

7

Revue de presse

Fête de la Musique - J'écoute la ville

La Tribune de Genève, 24.06.2017

Fabrice Gottraux

La Fête de la musique, les yeux bandés, les oreilles grandes ouvertes

Chronique. Organisé par l'ensemble de percussions Eklekto, la balade à l'aveugle dans les rues de la ville est une merveille pour les sens.

Il faut oser faire le premier pas. Les yeux bandés, le sol devient le seul repère physique. Est-ce encore les pavés de la Vieille ville ? Ou le goudron des rues en contrebas ? Dans le noir le plus complet, il n'y a plus que les infimes variations de la lumière pour dire où l'on est. Et cet avant-bras collé au nôtre, celui de la guide, unique assurance de ne pas trébucher, là, tout de suite. Alors, on fait le premier pas, le suivant. Puis la marche s'entraîne et devient presque naturelle. A l'aveugle dans les rues de la ville, ce sont les oreilles qui s'ouvrent. Effet radiophonique, stéréo urbaine branchée sur les sons communs, qui deviennent extraordinaires.

Au départ de la balade, organisée par l'ensemble de percussions Eklekto – jamais en manque d'insolites, il faut le dire –, on était une dizaine devant L'Abri, place de La Madeleine. Chacun accroché à son accompagnateur individuel. Il y a des enfants aussi. Et le silence est total. Du moins, les visiteurs font silence. Car autour, l'espace grouille de vie. Traverser une ruelle qu'on devine aménagée de terrasses, des bribes de conversations, soudain plus fortes, plus distinctes, et plus proches que d'ordinaire.

Passer le gué qui mène d'un trottoir à l'autre, à peine une marche pour descendre, une autre pour remonter : quelques secondes plus tôt, on entendait le bruit lourd, les cliquetis métalliques, graisseux, de ce qui devait être un tram.

A l'affût des échos

Et puis, d'un coup, les pas de chacun des visiteurs résonnent en cadence. Y aurait un danseur autour de nous ? Non, seulement les pas d'une petite troupe en file indienne, répercutés par les murs d'un long couloir. Et les aérations deviennent moteur vrombissant, et les moteurs eux-mêmes des coups de tonnerre. Tandis qu'on avance, les échos, plus ou moins marqués, dessinent une géographie en soi. Beaucoup d'échos : ce devrait être un passage haut de plafond. Plus d'échos du tout, presque un étouffement, sensation de confinement : la dernière étape est une surprise.

La balade a duré une demi-heure. Cette plongée inédite parmi les bruissements, les éclats, les voix de la ville semblait autrement plus longue, et profonde. Sans la vue, cet environnement si familier est devenu, le temps d'une expérience fascinante, une partition d'une finesse inouïe. A la fin ? Aux plaisirs des oreilles, on voudrait y ajouter celui du toucher. Toucher les gens autour, les passants, toucher les murs, le béton, les pierres, pour embrasser cette ville une fois pour toute et la sentir vibrer de toute son âme.

Dimanche matin, à 11h, une dernière fournée de visiteurs partira à l'écoute de la ville. Et, déjà, on souhaiterait que cette curiosité, bête comme chou en apparence, revienne dans l'agenda. (TDG)

Fête de la Musique - J'écoute la ville

Le Courrier, 29.06.2017

Roderic Mounir

« Yeux bandés, écouter la ville »

A Genève, redécouvrir le plaisir d'écouter les sons environnants n'est pas le plus mince des défis. L'Ensemble Eklekto avait imaginé un parcours à suivre les yeux bandés, escorté, oreille tendue. Récit



Première étape : lâcher prise, accepter de se laisser guider.

Photos : Cédric Vicensini

« J'écoute la ville » était l'une des propositions originales de cette 26e édition de la Fête de la musique. Eklekto, ensemble de percussions avide d'expériences nouvelles, invitait à une promenade yeux bandés dans la vieille ville et les rues basses, en marge de la fête. En marge parce que le son, dans le périmètre relativement restreint d'un tel événement, finit par composer un brouhaha indistinct, pas toujours choisi. L'idée était donc de se boucher les yeux pour mieux tendre l'oreille, redécouvrir l'environnement urbain et ses sons. Rendez-vous place de la Madeleine. Notre volée d'une petite dizaine de personnes comprend un père de famille avec ses deux enfants, des individus de tous âges, une dame avec son chien. Première étape : lâcher prise, accepter de se laisser guider au bras d'une accompagnante, masque noir couvrant les yeux. Quitter la Madeleine, son agitation, ses terrasses et son carrousel, comme on prend le large. Rapidement l'oreille se tend et s'affine, à l'affût.

Fringale sensorielle.

Dans la boucle prévue d'emblée pour désorienter, on happe des sons auxquels on n'aurait sans doute pas prêté attention autrement : cliquetis des cuillères dans les tasses à café, démarrage d'une auto au loin, écoulement de l'eau d'une fontaine. Et ce calme dominical qui révèle tout son charme, dans un centre-ville exempt du tumulte des jours ouvrables



Deuxième phase : une véritable fringale sensorielle. Que ce soit la texture du sols – pavé, creusé par les rails du tram, lisse dans les passages commerçants ; les changements de températures entre soleil de plomb et ombre fraîche des intérieurs ; ou encore les odeurs, notamment ce qu'on devine être un plateau de poisson sur la terrasse d'un établissement du Molard (intuition confirmée en fin de parcours par notre guide). Et bien sûr les sons, de tous ordres, trams, conversations en langues diverses, bruissements, bruits de pas. Plus trois interventions d'Eklekto disséminées le long le parcours (boîte à tonnerre, grosse caisse, percussions de bambou).

La troisième et dernière phase consiste à ne plus trop savoir, ni où l'on se trouve ni ce qu'on entend, tant il est ardu de se concentrer sur tout à la fois, privé la vue, ce sens qui habituellement déchiffre le monde presque à lui tout seul. Un étage en ascenseur et la balade s'achève en vieille ville au-dessus de la bibliothèque de la Cité. On retire son masque et on reprend ses esprits.

Tout est musique

« Cette idée rejoint les préoccupations d'Eklekto, explique Alexandre Babel, directeur artistique du collectif. Il s'agit d'écouter des phénomènes sonores, y compris accidentels, démarche qui était celle de John Cage. » Si tout est musique, le tracé de la promenade représente la partition, « avec sa dramaturgie, ses rapports de temps et de durées ». Si tout est musique, le tracé de la promenade représente la partition, « avec sa dramaturgie, ses rapports de temps et de durées ».



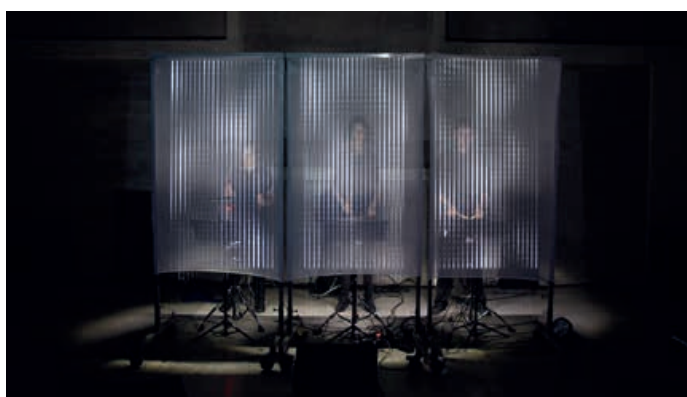
« J'écoute la ville » s'inspire d'une expérience berlinoise imaginée par Thomas Bruns. Près de 150 participants se sont prêtés au jeu lors de cette Fête de la musique.

Seul regret, confie Alexandre Babel, le trajet devait passer samedi par le magasin Globus et son rayon parfumerie. Trop ambitieux. Le concept est cependant loin d'avoir épuisé tout son potentiel. Pourquoi pas une variante qui se prolongerait par une discussion avec des participants non-voyants ?

BERICHTE
COMPTES RENDUS
RAPPORTI
REPORTS

Formez les rangs de la solitude

Quatre créations par le collectif Eklekto à l'Abri (Genève, 4 novembre 2017)



Confinement, solitude et absence de contrôle : Decoder de David Bird. Foto: L'Abri

Samedi 4 novembre, le collectif de percussion contemporaine Eklekto a présenté à L'Abri les quatre œuvres lauréates de son appel à projets. Le concours, lancé en mai dernier, enjoignait les compositeurs à interroger les notions de rassemblement, de groupes et de solitude dans nos sociétés actuelles. Chaque lauréat a appréhendé ces thématiques de manière singulière et en conséquence le concert a présenté de saisissants contrastes. Baptisé « Fall In », il a vu les œuvres primées osciller entre les deux équivoques du verbe anglais : « former les rangs » et « s'effondrer ». Afin d'explorer ces questions, Eklekto fixait le nombre d'interprètes à trois mais laissait toute la liberté aux compositeurs de faire intervenir toutes sortes de ressources électroniques et multimédias. Le thème du concours se prête en effet bien au débordement de l'aspect strictement auditif du concert. Mobilisant son espace et ses acteurs, divisés entre scène et public, interprètes et spectateurs, les projets musicaux se sont distingués par leur manière d'agencer à différents degrés le visuel au sonore, de la « musique pure » jusqu'au théâtre musical.

Le trio de percussion a ouvert la soirée avec *Perfect Memories* du britannique

Jamie Hamilton. Cette œuvre à la fois intimiste et austère assemble en un flux mécanique une multitude de fragments percussifs, vocaux et électroacoustiques. L'aspect mécanique de la pièce se reflète dans la gestuelle même des musiciens, d'une allure parfois robotique, et tout particulièrement lorsqu'ils sont amenés à interagir. En effet, l'œuvre met en scène différentes formes de communication qui frappent par leur caractère déshumanisé. On voit par exemple un musicien dicter machinalement à un autre une série de chiffres avec les doigts d'une main, des voix enregistrées évoquant celles des quais de gare réciter des dates du calendrier. Et lorsque les musiciens sont amenés à prendre une voix plus humaine afin de partager ce qui semble n'être que des bribes de souvenirs, ils n'ont pour écho que l'agitation sans âme des sons environnants.

De *Perfect Memories* à *Decoder* de l'américain David Bird, la tendance à la déshumanisation est loin de se résorber, mais convie à une toute autre expérience. Alignés face au public, mais séparés de lui par trois long voiles, les percussionnistes ne semblent être alors plus que des spectres. Une fois la salle plongée dans le noir, c'est d'un élan

parfaitement synchrone qu'éclatent musique et images abstraites projetées sur les voiles. Après le caractère très disparate de *Perfect Memories*, la deuxième pièce transmet une plus forte impression d'unité. Les musiciens reviennent en quelque sorte aux fondamentaux de la percussion : tambours et baguettes. Seulement, leurs coups sont contrôlés par un ordinateur et transformés en de riches sons électroniques. Le mouvement souvent frénétique des images et des sons, par leur plénitude et leur exubérance, semble prendre le public d'assaut. À cette violence multimédias, que l'on pourrait rapprocher de l'idée d'effondrement, répond sans doute aussi celle que subissent les musiciens dans leur confinement, leur solitude et l'absence de contrôle sur les sons qu'ils produisent.

Des quatre œuvres lauréates, *Tuning Folk* du franco-suisse Léo Collin a sans doute été la plus insolite. C'est un théâtre musical qui aborde de manière explicite et originale la question de la démocratie. Le public est convié à une étrange séance délibérative avec le corps de musiciens, accoutrés pour l'occasion de robes noires et de fraises, à propos de l'œuvre elle-même. L'idée de démocratie est parodiée sous la forme d'un curieux rituel. À quatre reprises les « magistrats » procèdent à un tirage au sort pour désigner les membres de l'auditoire chargés de répondre anonymement à différentes questions, parmi lesquelles : « pourquoi est-il si vital pour nous d'écouter de la musique ? » ou encore « comment pouvons-nous améliorer cette pièce de musique ? ». Les réponses apportées sont ensuite traduites en musique selon un processus aléatoire. À maintes reprises, le public rit de ses résultats souvent kitsch et du mysticisme qui émane de ce rite.

Avec la dernière pièce du concert, *Mitsein* de l'allemand Luc Döbereiner, on

Retour aux années 70, pour le pire et pour le meilleur

Dernier week-end du festival rainy days

(6 au 19 novembre 2017, Philharmonie Luxembourg)

revient à un genre de musique où l'attention des auditeurs peut se porter entièrement sur le son. Chaque musicien dispose d'un jeu de crotales chromatiques qu'il fait sonner au moyen de baguettes ou d'un archet. Tout au long de l'œuvre, des sons cristallins résonnent longuement sans jamais laisser de place au silence. Au fil de leurs rencontres, de complexes harmonies se forment et se transforment au contact des *live electronics*. Avec cette technologie, le son se meut lentement mais atteint bientôt d'inattendus extrêmes, que ce soit du point de vue de la fréquence ou de l'intensité.

Avec « Fall In », l'ensemble Eklekto a offert au public un concert d'une grande diversité, lui permettant de parcourir de multiples genres musicaux et expériences d'écoute. Enfin, le défi lancé aux compositeurs avec l'appel à projets a été brillamment remporté du côté des musiciens de l'ensemble Eklekto, dont on peut souligner l'excellente interprétation.

Benjamin Jaton

Sous le thème « How does it feel ? », le festival rainy days de la Philharmonie du Luxembourg proposait un état des lieux éclairant de la jeune création contemporaine. Plutôt que l'émotion en musique, un thème assez générique, c'est bien le bouleversement opéré par les jeunes compositeurs, principalement basés à Berlin et New York, qui éclate à l'écoute de la demi-douzaine de concerts du week-end final de la manifestation luxembourgeoise.

La création *Guardian* de Chaya Czernowin plaçait la première soirée sous de mauvaises auspices. Cette œuvre pour violoncelle et orchestre nous ramène tout droit aux années 1970, avec un orchestre massif et quelques effets bruitistes. La musicienne française Séverine Ballon et l'Orchestre philharmonique du Luxembourg dirigé par Roland Kluttig ne peuvent rien pour sauver cette œuvre caricaturale, pauvre en inspiration. C'est finalement la pièce de l'Irlandaise Ann Cleare, donnée le lendemain par l'ensemble new-yorkais Yarn/Wire, qui réalise l'idée originelle de Czernowin. Là où l'Israélienne souhaite

contenir un orchestre entier à l'intérieur d'un violoncelle amplifié, Cleare imagine, dans *I Should Live in Wires for Leaving You Behind*, quatre musiciens plongés dans la caisse d'un piano. Des jeux rythmiques se nouent entre les cordes et des verres en cristal, offrant les prémisses d'une œuvre à la sonorité originale. Un long épisode semblable à une performance artistique, avec des pots de fleurs, des tuyaux ou des essoreuses à salade trouble cependant la perception finale d'une pièce malgré tout intéressante.

C'est l'enseignement de ces rainy days : les compositeurs d'aujourd'hui semblent renouer pour le meilleur et pour le pire avec la radicalité et les utopies d'il y a quarante ans. Intérêt pour la dimension corporelle de l'interprétation, semblable à une performance artistique, mais aussi retour au théâtre musical engagé et contestataire. Également donné par Yarn/Wire, *Earth Opens* de l'américain Rick Burkhardt imagine ainsi un petit bureau de banque entouré d'un piano et d'une percussion. Les musiciens jouent de leurs maillets sur les différents objets qui composent le bureau (lampe, tiroirs, ventilateur...), triturent des stylos à bille ou parlent dans leur mug à café... Dans son souci de révéler les bruits de l'économie libérale, Burkhardt réalise une pièce attachante mais fastidieuse à la longue.

Autre dimension de ce retour aux années 1970, le goût des nappes sonores et des expériences harmoniques simples. Sur des coussins posés sur le sol, on écoute donc *Curvo totalitas* de l'américaine Catherine Lamb (basée à Berlin) comme une expérience zen d'une relative pauvreté. Plus problématique, la création de *Salims Salon* de l'allemand Hannes Seidl synthétise nombre de clichés associés à la jeune création européenne. À mi-chemin de l'électro-acoustique et du reportage



Timides mixeurs d'un reportage radiophonique :
 Scène de *Salim Salon* de Hannes Seidl. Foto: rainy days

Discount Minimal - Le Galpon (Genève), 18-19.11.2017

Le Temps, 16.11.2017

Philippe Simon

MUSIQUES ACTUELLES

Eklekto & Thomas Meadowcroft

Voici une création dont la réalité encore à venir non seulement aiguise la curiosité, mais fait déjà résonner une envie. L'ensemble de percussions genevois Eklekto – éminent label de qualité en matière d'expérimentations vibratoires – a invité l'ubiquiste compositeur australien Thomas Meadowcroft à lui élaborer une pièce exclusive. L'œuvre se nomme *Discount Minimal* et se présente comme une «installation concertante pour 8 percussionnistes». Et elle est grosse de belles promesses à plus d'un titre: une scénographie énergétique et une volonté de travail sur les textures sonores qui relit à revers les canons de la percussion. ■ P. S.

GENÈVE. THÉÂTRE DU GALPON. SA 18 À
20H ET DI 19 À 18H. WWW.GALPON.CH